

POUR UNE DÉFINITION SCIENTIFIQUE DE LA NOTION DE CONTEXTE

Roland Meynet

Plusieurs vocabulaires de l'exégèse biblique ne comportent pas d'entrée «contexte»¹. Ce sera sans doute que leurs auteurs sont d'avis que ce terme n'appartient pas au domaine spécifique de l'exégèse. D'autres cependant incluent cette entrée². Pour certains même, il semble qu'il s'agisse d'un des mots clés de l'exégèse: «Parmi les moyens qui peuvent permettre d'interpréter un texte biblique, il en est un qui est à la portée de tous et il est sans doute le plus important, car il est fourni par la Bible elle-même: le contexte»³. Dans son *Introduction à la lecture du Nouveau Testament*, Nil Guillemette y accorde une telle importance qu'il y consacre deux chapitres⁴. «Le contexte est vraiment ce qui donne sens au texte» (p. 123).

Toutefois le vocable recouvre des choses si diverses qu'il est nécessaire de faire un peu de clarté pour s'entendre sur ce dont on parle. Le Petit Robert reconnaît au mot deux acceptions. C'est d'abord l'«ensemble du texte qui entoure un élément de la langue (mot, phrase, fragment d'énoncé) et dont dépend son sens, sa valeur. *Éclaircir un passage par le contexte. Se reporter au contexte*»⁵. C'est aussi l'«ensemble des

¹ Par exemple, G. FLOR SERRANO – L. ALONSO SCHÖKEL, *Diccionario terminológico de la ciencia bíblica* (Madrid 1979); trad. française, *Petit vocabulaire des études bibliques* (Paris, 1982); R.N. SOULEN – R.K. SOULEN, *Handbook of Biblical Criticism* (Atlanta 1981, Louisville – London 2001); J.-N. ALETTI – M. GILBERT – J.-L. SKA – S. de VULPILLIÈRES, *Vocabulaire raisonné de l'exégèse biblique* (Paris, 2005).

² P.-G. MÜLLER, *Einführung in Praktische Bibelarbeit* (SKK.NT 20; Stuttgart 1990) trad. italienne, *Lessico della scienza biblica* (LoB.VC 2.11; Brescia 1990) 77.

³ B. CORSANI, *Come interpretare un testo biblico* (Piccola collana moderna, Serie biblica 90; Torino 2001³) 27.

⁴ *Initiations*, Paris 1980 (chap. V: Le contexte du morceau, 121-136; Chap. XVI: Le contexte du verset, 355-368).

⁵ *Le Petit Robert I. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (Dictionnaires Le Robert; Paris 1985).

circonstances dans lesquelles s'insère un fait. *Contexte politique, familial*». Suivant cette double définition, il sera commode, dans le domaine exégétique, de distinguer «contexte textuel» et «contexte culturel».

Dans le champ propre de l'exégèse le contexte culturel regroupe tout ce qu'on a coutume d'appeler les *realia*, soit les réalités de tous ordres auxquelles se réfèrent les textes. Il est en effet indispensable, pour comprendre ces derniers, de connaître la géographie, l'archéologie, l'histoire, les institutions d'Israël et de ses voisins. Ce n'est pas ce contexte qui nous retiendra ici⁶, mais le contexte textuel. Là aussi il sera utile de distinguer deux types de contexte textuel. Premièrement l'«intratexte», c'est-à-dire les textes avec lesquels un texte particulier forme un ensemble structuré; ainsi, l'intratexte ou le contexte syntagmatique d'un passage – ou péricope – est formé par les autres passages de la séquence à laquelle ils appartiennent. Deuxièmement l'«intertexte» qui est constitué par des textes appartenant soit au même livre, soit surtout à d'autres livres avec lesquels un texte particulier se trouve en rapport qui n'est pas de type compositionnel⁷. Les relations intertextuelles sont utiles et souvent indispensables pour mieux comprendre un texte donné. C'est le contexte dans son sens restreint d'intratexte qui fera l'objet de ces quelques pages.

Ce dernier doit être distingué du contexte linguistique. Si l'analyse rhétorique biblique, appelée aussi analyse structurale⁸, peut être définie comme la science qui a pour objet la composition des textes, elle se distingue de la linguistique dont l'objet est la langue – à tous les niveaux de son organisation: phonologie, morphologie et syntaxe –, dont le champ ne s'étend pas au-delà des limites de la phrase. Cependant, le contexte linguistique et spécialement le contexte syntaxique permet d'éclairer, plus

⁶ Voir, par exemple, R. MEYNET, *Lire la Bible* (Champs Flammarion 537 ; Paris 2003) 45-55.

⁷ «On s'accorde à reconnaître que le mot d'«intertextualité» a été inventé si l'on peut dire, par Julia Kristeva, dans plusieurs essais écrits en 1966-67, parus dans *Tel Quel et Critique*, repris dans *Séméiotikè*, dans *Le Texte du roman* et en préface au *Dostoïevsky de Bakhtine*» (M. ANGENOT, «L'«intertextualité»»). Extrêmement large à ses débuts, et quelque peu flou, le terme a fini par couvrir un champ plus restreint et plus précis: voir, par exemple, N. PIÉGAY-GROS, *Introduction à l'intertextualité* (Paris 1996).

⁸ Il s'agit ici de ce que le document de la Commission biblique pontificale, *L'Interprétation de la Bible dans l'Église* (Cité du Vatican 1993) 36, appelle la «tradition littéraire biblique»; c'est cette méthode qu'Albert Vanhoye a appliquée en particulier pour l'analyse de la composition de l'Épître aux Hébreux [*La Structure littéraire de l'Épître aux Hébreux* (Paris – Bruges 1963, 1976)].

que d'une façon seulement métaphorique, la nature de ce que nous appelons ici «intratexte».

1. Le contexte syntaxique

Un mot ne reçoit son sens que par son contexte. Que signifie le mot «voile» hors contexte? Voilà qui est bien difficile à dire. Donnons-lui un contexte, par exemple l'article défini masculin singulier: «le voile». Le sens se précise, même s'il existe bien des sortes de voiles: le voile du temple, le voile du palais ou celui de certaines religieuses, entre autres. On peut aussi choisir comme contexte l'article défini féminin: «la voile» du bateau est bien différente de «le voile», même si tous deux sont en tissu. Mais «voile» peut recevoir un autre contexte, non plus un article, ce qui en fait un substantif, mais un pronom, ce qui en fera un verbe: «il voile». Mais il faudra élargir encore le contexte, en ajoutant autre chose, pour savoir de quelle action il s'agit: «voiler un miroir» n'est pas la même chose que «voiler une roue»! Le complément d'objet direct dévoile le sens du verbe. Le sens du substantif masculin «voile» pourra être précisé par le verbe dont il sera le complément d'objet: dans les syntagmes «prendre le voile» et «jeter un voile», il ne s'agit pas du même genre de voile.

Voici un autre exemple, biblique cette fois-ci. Employé absolument, sans complément, le verbe hébreu *שָׁכַב* signifie «se coucher»; dans ce cas il s'oppose à *קָם*, «se lever». Ainsi en Nb 24,9: «Il s'écroule, il *se couche* comme un lion; et comme une lionne, qui le fera lever?». En Ex 22,26, «se coucher dans (son manteau)» signifie «dormir», «passer la nuit». «Être couché dans la poussière» (Jb 7,21) veut dire «être mort»; de même, évidemment, «être couché dans le tombeau» (Ps 88,6). «Se coucher avec ses pères» (Gn 47,30) a le même sens. «Il est couché», sans complément mais accompagné de «il ne se relèvera pas», a le même sens: «Ils sont couchés, ils ne se relèveront plus» (Is 43,17; voir aussi Ps 41,9). En revanche, *שָׁכַב* suivi d'un complément direct ou introduit par «avec», veut dire «coucher avec», la plupart du temps dans le même sens que le syntagme a souvent en français: «Un peu plus, quelqu'un du peuple couchait avec ta femme et tu nous chargeais d'une faute» (Gn 26,10).

Le sens dépend donc du contexte. Mais comment définit-on le contexte? Revenons à «voile». Imaginons le texte suivant, sans ponctuation:

sur les innombrables merveilles que le vaste complexe monumental recélait il eut aimé qu'on levât le voile du palais Colonna en effet il n'avait rien vu d'autre que la pinacothèque la seule partie qui soit ouverte au public

Quel est le contexte de «voile»? De quel voile s'agit-il ici? «Le voile du palais»? Pourquoi pas? À la deuxième ligne, les quatre mots ne sont-ils pas contigus? Et le syntagme fait sens. Or, cette possibilité ne se vérifiera que si l'ensemble fait sens lui aussi. Même si ce texte est dépourvu de tout signe de ponctuation, le lecteur n'éprouvera guère de difficulté à le diviser en deux phrases, c'est-à-dire en deux unités syntaxiques complètes et indépendantes, selon la définition qu'André Martinet donne de la phrase: «l'énoncé dont tous les éléments se rattachent à un prédicat unique ou à plusieurs prédicats coordonnés»⁹.

En exégèse on entend souvent dire que le contexte d'une péricope est formé par ce qui la précède et ce qui la suit:

Par contexte nous entendons les passages bibliques qui servent de cadre au texte même. Si le texte est une unité littéraire, son contexte sera formé par les unités littéraires qui la précèdent ou la suivent. Si le texte est un verset contenu dans une unité littéraire, son contexte sera l'unité dans son ensemble¹⁰.

Une unité littéraire, quelle que soit son étendue, se comprend mieux quand on prend en considération ce qui précède et ce qui suit – autrement dit, son contexte. Et la raison de ceci est une simple question de bon sens. Un auteur consciencieux ne mettant pas n'importe quoi n'importe où, on doit toujours supposer que ce qui précède un passage le prépare, et que ce qui le suit le prolonge. De la sorte, si on ne comprend pas bien le contenu d'un passage, on a tout intérêt à se référer à ce qui le prépare et à ce qui le prolonge¹¹.

On distingue souvent le «contexte immédiat», qui serait formé par la péricope précédente et la suivante, et le «contexte large», qui s'étendrait à un nombre plus ou moins élevé de péricopes qui entourent la péricope

⁹ A. MARTINET, *Éléments de linguistique générale* (Collection U2 ; Paris 1970) § 4-33, 131.

¹⁰ B. CORSANI, *Come interpretare*, 27. Pour la guérison de l'aveugle Bartimée en Mc 10,46-52, Paul Lamarche écrit: «Par certains aspects ce récit est lié à ce qui précède (par exemple, 10,51 évoque 10,36); cependant par d'autres rapprochements (nous sommes en route vers Jérusalem, et 10,47-48 est à comparer avec 11,10) ce récit est lié à ce qui suit» [P. LAMARCHE, *Évangile de Marc* (EtB - NS 33 ; Paris 1996) 263]. Or cette péricope conclut la séquence formée par les douze passages de Mc 10 [voir R. MEYNET, *Una nuova introduzione ai vangeli sinottici* (Retorica Biblica 9; Bologna 2006) 216-225]; à ce niveau son contexte n'est formé que par les onze passages qui la précèdent et pas par ceux qui la suivent.

¹¹ N. GUILLEMETTE, *Introduction à la lecture du Nouveau Testament*, 355 (voir aussi 123-124);

étudiée¹². C'est aussi ce que laisse entendre la définition du Petit Robert: «ensemble du texte qui *entoure* un élément de la langue».

Or, si nous prenons le mot «souvent» à la première ligne du paragraphe précédent, le contexte graphique de la lettre «v» est formé par les trois lettres qui la précèdent (*sou*) et par les trois qui la suivent (*ent*). Mais si nous considérons le «s», son contexte n'est pas formé par les lettres qui le précèdent et qui le suivent, mais seulement par les six lettres qui le suivent; quant au contexte graphique du «t», il n'est formé, bien évidemment, que par les six lettres qui le précèdent.

Revenons à notre texte du palais Colonna. Le contexte syntaxique de «voile» n'est pas formé par les mots qui le précèdent et qui le suivent, mais seulement par les seize mots qui le précèdent: «Sur les innombrables merveilles que le vaste complexe monumental recélait, il eut aimé qu'on levât le *voile*». En aucun cas par ceux qui le suivent: «le voile du palais» est donc exclu. De même, le contexte syntaxique du syntagme «du palais» ne comprend aucun des mots qui le précèdent mais seulement les dix-neuf mots graphiques qui le suivent: «*Du palais* Colonna, en effet, il n'avait rien vu d'autre que la pinacothèque, la seule partie qui soit ouverte au public».

Le contexte immédiat de «voile» est formé, on l'a vu, par l'article qui le précède; à son tour, le syntagme formé par ces deux mots, «le voile», fait partie d'une unité plus large, la proposition «qu'on levât le voile», où «le voile» est complément d'objet direct de «levât»; cette proposition est à son tour l'objet direct du prédicat de la phrase, «il eut aimé». Ainsi, le contexte large du substantif «voile» s'étend aux limites de la phrase dont il fait partie. Dans cet exemple, le contexte des différentes unités considérées se trouvaient chaque fois en contiguïté.

Il n'en est pas toujours ainsi, même en français qui n'est pas une langue à cas, comme le grec ou le polonais, et où par conséquent l'ordre des termes n'est que très peu libre.

La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire

¹² N. Guillemette parle de contexte «prochain» ou «éloigné» (*Introduction*, 124).

jointes. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle¹³.

– Le verbe «fait» (vers la fin de la deuxième ligne) et le substantif «la coutume» (au début de la première) qui est son sujet, sont séparés par vingt-cinq mots qui forment deux propositions; et pourtant le contexte immédiat du verbe est son sujet, parce qu'ils appartiennent tous deux à la proposition principale dont ils constituent le noyau.

– Il en est de même pour le verbe «imprime» (à la quatrième ligne) et son sujet «leur visage» (au début de la troisième ligne) entre lesquels intervient une proposition temporelle.

– De nouveau dans la troisième phrase, où le sujet de la proposition principale, «le monde», est séparé du verbe «croit» par deux propositions, une relative et une complétive.

Il est possible de visualiser la structure syntaxique de ces deux phrases de Pascal par une réécriture où les propositions sont hiérarchisées selon leur degré de subordination et où chacune reçoit son nom et sa fonction:

¹³ B. PASCAL, *Pensées*, n° 291, Œuvres complètes, (texte de l'édition Brunschvicg, n° 308 ; Paris, Garnier, 1961) 1162-1163.

PROPOSITIONS	NATURE	FONCTION
Ø La coutume	Principale (début)	
1. de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses	infinitive	complément de «coutume»
2. qui plient la machine vers le respect et la terreur,	relative	qualifie «toutes les choses»
Ø fait	principale (fin)	
1. que leur visage,	complétive (début)	
2. quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements,	temporelle	complément de la complétive
1. imprime dans leurs sujets le respect et la terreur,	complétive (fin)	objet direct de «fait»
2. parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leur suite,	causale	complément de la complétive
3. qu'on y voit d'ordinaire jointes.	relative	qualifie «leur suite»

Ø Et le monde,	Principale (début)	
1. qui ne sait pas	relative	qualifie «le monde»
2. que cet effet vient de cette coutume,	complétive	objet direct de «sait»
Ø croit	principale (fin)	
1. qu'il vient d'une force naturelle.	complétive	objet direct de «croit»

2. Le contexte rhétorique

Il en va de même, non plus au plan syntaxique qui règle les relations entre les diverses unités linguistiques qui constituent la phrase, mais à celui que nous appelons rhétorique, c'est-à-dire celui qui organise les rapports entre les unités textuelles. Le contexte d'un passage ne peut pas être défini comme «ce qui l'entoure», à savoir par le passage ou par les passages qui le précèdent et qui le suivent. Le contexte d'un passage ne

sera tel que s'il se trouve au centre d'une séquence de composition concentrique, qui comprend donc un nombre impair de passages. Il est essentiel de comprendre que, lorsqu'on parle de contexte, il faut toujours préciser à quel niveau on se situe.

Il en est ainsi, par exemple, pour la parabole du vieux et du neuf au centre de la séquence B4 du troisième évangile (Lc 5,17–6,11)¹⁴:

+ Jésus GUÉRIT un paralysé qui ne pouvait	se servir de ses PIEDS	5,17-26
– <i>CONTROVERSE sur le fait de</i>	<i>MANGER avec les pécheurs</i>	5,27-35
DOUBLE PARABOLE: LE NEUF ET LE VIEUX		5,36-39
– <i>CONTROVERSE sur le travail pour</i>	<i>MANGER durant le sabbat</i>	6,1-5
+ Jésus GUÉRIT un paralysé qui ne pouvait	se servir de son BRAS DROIT	6,6-11

Quant au contexte du premier passage de cette séquence (5,17-26) il sera au contraire formé seulement par les quatre passages qui le suivent et en aucun cas, à ce niveau, par ceux qui le précèdent; de manière corrélatrice, le contexte du dernier passage de la séquence (6,6-11) est formé seulement par les quatre passages qui le précèdent et en aucun cas par ceux qui le suivent.

Tous les exégètes reconnaissent que pour saisir avec précision le sens et la portée d'une phrase, il faut la situer dans son contexte, mais il est rare qu'on se soucie de bien définir la notion de contexte. On estime sans doute qu'il s'agit d'une donnée évidente, qui n'exige donc pas un sérieux effort de recherche. Il s'ensuit qu'on en reste à des vues approximatives, qui rendent également approximatif le travail d'interprétation. [...] Cela ne peut se faire sans une analyse de l'organisation du texte.

Effectivement *la notion de contexte est structurelle plutôt que matérielle. Il importe de ne pas confondre contexte et contiguïté.* Pour éclairer, par exemple, le sens d'un début, l'élément qui suit immédiatement n'aura souvent qu'une utilité limitée, tandis que la conclusion correspondante, si éloignée soit-elle, apportera une lumière décisive¹⁵.

¹⁴ Voir R. MEYNET, *L'Évangile de Luc* (Rhétorique sémitique 1; Paris 2005) 251-279.

¹⁵ A. VANHOYE, Préface à R. MEYNET, *L'Évangile selon saint Luc* (Paris 1988) II, 1 (mes soulignements).

Albert Vanhoye qualifie de «structurel» le contexte rhétorique. En effet, si une unité textuelle – un segment ou un passage – a un sens en elle-même, elle n'en reçoit pas moins une valeur et un sens plus précis et plus complet qui lui viennent des rapports qu'elle entretient avec les autres unités qui font partie de l'unité supérieure dans laquelle elles sont intégrées ensemble.

Puisque la composition d'un texte s'organise à différents niveaux, depuis celui du segment jusqu'à celui du livre – et même au-delà –, le contexte intratextuel doit être examiné à chacun des niveaux de l'organisation textuelle¹⁶. Le contexte d'un membre est d'abord et avant tout formé par le ou par les deux membres avec lesquels il entre dans la composition d'un segment, bimembre ou trimembre. De même le contexte d'un segment est constitué par le ou par les deux segments avec lesquels il forme un morceau, et ainsi de suite. Ce type de contexte n'est pas seulement de contiguïté; il est vraiment de type compositionnel. En effet, deux membres contigus peuvent faire partie de deux segments différents, de même que deux passages en contact peuvent appartenir à deux séquences distinctes. Par ailleurs, le contexte le plus étroit d'une unité textuelle peut aussi être constitué par une unité qui ne lui est pas contiguë mais qui se trouve à distance.

3. Quelques exemples

Il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire par le premier niveau d'organisation rhétorique, le segment, bimembre ou trimembre.

Dans le passage de Lc 12,1-3, le contexte du membre «dans la lumière sera entendu» (3b) est le premier membre du segment bimembre auquel il

¹⁶ Albert Vanhoye est un des premiers qui ait adopté une terminologie cohérente et univoque pour désigner les différents niveaux des unités textuelles de l'épître aux Hébreux. Ainsi distingue-t-il, en ordre décroissant: «partie», «section», «paragraphe», «subdivision», «petit paragraphe» nommé aussi «point» (*La Structure de l'Épître aux Hébreux*, 138-152; 244.247). Voir aussi son article «La composition de Jn 5,19-30», *Mélanges Béda-Rigaux* (Gembloux 1970) 259-274, où la structure de chacune des huit phrases du texte est d'abord analysée en détail (263-268) avant que ne soit présentée la structure de l'ensemble (268 sq). J'ai été amené à augmenter le nombre des niveaux et à adopter par conséquent une autre terminologie; c'est celle qui sera utilisée dans les pages qui suivent (voir mon ouvrage *L'Analyse rhétorique. Une nouvelle méthode pour comprendre la Bible. Textes fondateurs et exposé systématique*, Initiations (Paris 1989) 197-300; voir surtout mon *Traité de rhétorique biblique*, Rhétorique Sémitique 4, Lethielleux, Paris 2007.

appartient: «C'est pourquoi ce que dans les ténèbres vous aurez dit» (3a). De même, le contexte du membre «il commença a dire à ses disciples» (1c) est constitué, au niveau du segment, par les deux membres qui le précèdent et avec lesquels il forme un trimembre (1abc). Au niveau supérieur, le contexte du segment 3ab est formé par le segment bimembre qui le suit (3cd) auquel il est coordonné et avec lequel il constitue un morceau. Jusqu'ici le contexte des unités considérées se trouvait en contiguïté avec elles: 3b avec 3a; 1c avec 1ab; 3ab avec 3cd.

Au niveau de l'ensemble du passage, qui est de la taille d'une partie formée de trois morceaux (1, 2 et 3), le contexte du dernier morceau (3) est constitué d'abord par le premier morceau (1): en effet, ces deux morceaux sont adressés aux disciples, à la seconde personne du pluriel. Le morceau central se distingue des deux autres du fait qu'il est à la troisième personne du singulier: c'est une vérité générale, un proverbe¹⁷. Ainsi on comprend que «l'hypocrisie des pharisiens» (1e) est «ce qui est dit dans les ténèbres» (3a), «dans les caves» (3c). Parlant ouvertement (1), Jésus révèle «le levain» caché dans le cœur des pharisiens, il le «proclame sur les toits».

:: ¹ Tandis que	se rassemblait	par milliers	<i>la foule,</i>
:: de sorte qu'	on s'écrasait	les uns sur les autres,	
. il commença à	dire	à ses	<i>disciples:</i>
– «Avant tout,	gardez- vous	vous-mêmes	du <i>LEVAIN</i>
– lequel	est	<i>L'HYPOCRISIE</i>	<i>des pharisiens.</i>

– ² Or rien de	<i>VOILÉ</i>	n'est
+ qui ne	<i>SERA RÉVÉLÉ,</i>	
– ni de	<i>CACHÉ</i>	
+ qui ne	<i>SERA CONNU.</i>	

– ³ C'est pourquoi ce que	<i>DANS LES TÉNÈBRES</i>	vous <i>aurez dit</i>
+	<i>DANS LA LUMIÈRE</i>	<i>SERA ENTENDU,</i>
– et ce dont à l'oreille	vous <i>aurez parlé</i>	<i>DANS LES CAVES</i>
+	<i>SERA PROCLAMÉ</i>	<i>SUR LES TOITS.</i>

¹⁷ Ainsi se vérifie la loi qui veut que le centre d'une construction concentrique soit occupé par un proverbe, une parabole (voir R. MEYNET, *Traité de rhétorique biblique*, chap. 7: «Le centre des compositions concentriques», 417-469. L'analyse du passage est améliorée par rapport à celle que j'ai donnée dans *L'Évangile de Luc* (Rhétorique sémitique 1; Paris 2005) 548.

Ce court passage sur le levain des pharisiens est le premier d'une longue séquence qui n'en compte pas moins de onze, organisés en trois sous-séquences encadrées par un passage d'introduction et un de conclusion:

INTRODUCTION:	<i>le mauvais levain</i>	<i>caché sera révélé</i>	12,1-3

C'est Dieu seul	qu'il faut craindre		12,4-12
<i>Porter du fruit</i>	<i>en vue de Dieu</i>		12,13-21
C'est du règne de Dieu	qu'il faut se préoccuper		12,22-34

Être prêts pour	le retour du Seigneur		12,35-46
LE MOMENT DE LA DIVISION			12,47-53
Savoir discerner	les signes du temps		12,54-59

C'est aujourd'hui	qu'il faut se convertir		13,1-5
<i>Porter du fruit</i>	<i>cette année</i>		13,6-9
C'est aujourd'hui	qu'il faut se faire guérir		13,10-16

CONCLUSION:	<i>le bon levain</i>	<i>caché sera révélé</i>	13,17-21

Comme les titres qui leur sont donnés le laissent entendre, les passages extrêmes se correspondent:

12,¹ Tandis que se rassemblait **par milliers LA FOULE**, de sorte qu'on s'écrasait les uns sur les autres, il commença à dire à ses disciples: «Avant tout, gardez-vous vous-mêmes du **LEVAIN** qui est *L'HYPOCRISIE* des pharisiens.

² Rien n'est *VOILÉ* qui ne **SERA RÉVÉLÉ** et (rien n'est) **CACHÉ** qui ne **SERA CONNU**.

³ C'est pourquoi ce que vous aurez dit **DANS LES TÉNÉBRES SERA ENTENDU DANS LA LUMIÈRE**, et ce dont vous aurez parlé **DANS LES CAVES SERA PROCLAMÉ SUR LES TOITS**.

[...]

13,¹⁷ Quand il eut dit cela, tous ses adversaires étaient confus et **toute LA FOULE** se réjouissait de toutes les manifestations de gloire venues de lui.

¹⁸ Il dit donc: «À quoi est comparable le règne de Dieu et à quoi le comparerai-je ? ¹⁹ Il est comparable à une graine de moutarde qu'un homme a prise et **JETÉE DANS SON JARDIN** et elle **A GRANDI** et elle est devenue un arbre.

“Et les oiseaux du **CIEL** ont niché dans ses branches”».

²⁰ Il dit encore: «À quoi je comparerai le règne de Dieu ? ²¹ Il est comparable à du **LEVAIN** qu'une femme a pris et **A CACHÉ DANS TROIS MESURES DE FARINE**, jusqu'à ce que **tout AIT LEVÉ**».

En effet tous deux parlent de «levain» (12,1 et 13,20; cette dernière occurrence est suivie d'un verbe de la même racine); ce fait est d'autant plus remarquable que ce sont là les deux seuls emplois de cette racine dans tout l'évangile de Luc. Quant à l'adjectif «caché» (12,2) et au verbe «cacher» (13,21), ils ne reparaissent pas ailleurs dans la séquence. Au début des deux passages, «toute la foule» de 13,12 renvoie à «par milliers la foule» de 12,1. L'opposition entre «caché» et «connu» qui est répétée de différentes façons dans le premier passage est reprise dans le dernier avec la graine d'abord enfouie dans la terre qui «a grandi» ensuite jusqu'au «ciel» et avec le levain d'abord «caché» dans la farine et qui fait «tout lever» ensuite. Cependant, le levain du premier passage, «l'hypocrisie», est négatif, tandis qu'il est positif dans le dernier, puisqu'il fait lever le pain.

Ainsi l'intratexte direct du premier passage de la séquence est formé par le dernier passage. C'est du reste à partir de cette double image du levain que, dans la dernière édition de mon commentaire de Luc, j'ai rédigé l'interprétation de l'ensemble¹⁸.

Si l'on passe au niveau supérieur, celui de la section, la séquence dont il vient d'être question – appelée C3, parce que c'est la troisième séquence de la section C de Luc – se trouve à la fin de la première sous-section:

Première sous-section:	JÉSUS	ENTREPREND	SA MONTÉE À JÉRUSALEM
Séquence C1: Le départ	pour la mission		9,51–10,42
Séquence C2:	Jésus,	signe contesté,	exerce le jugement
			11,1-54
Séquence C3: Le disciple		juge en fonction de la fin	12,1–13,21

Deuxième sous-section:	LA GRANDE LOI DU RENVERSEMENT
Séquence C4:	
«Quiconque s'élève sera abaissé	et qui s'abaisse sera élevé»
	13,22–14,35
Séquence C5:	
«Ce qui devant les hommes est élevé	est abomination devant Dieu»
	15,1–17,10

Troisième sous-section:	LE CHRIST	COMPLÈTE	SA MONTÉE À JÉRUSALEM
Séquence C6: L'abandon	pour le règne		17,11–18,30
Séquence C7:	Jésus,	roi contesté,	exerce le jugement
			18,31–19,46
Séquence C8: Le Christ		juge en fonction de la fin	19,47–21,38

¹⁸ R. MEYNET, *L'Évangile de Luc*, 590-593.

Lui correspond, à la fin de la troisième sous-section, la séquence C8. Les titres attribués à ces deux séquences entendent marquer qu'elles se ressemblent par leur contenu (en particulier par leur caractère apocalyptique très marqué). On dira que, au niveau de la section, l'intratexte de la séquence C3 est formé au premier chef par la séquence C8.

La construction concentrique du discours sur la montagne (Mt 5–7) est désormais bien connue¹⁹. Cette section compte cinq séquences. La séquence centrale (6,1-18), qui traite des trois œuvres de «justice» (6,1) que sont l'aumône, la prière et le jeûne, est focalisée sur le Notre Père, qui se trouve donc au centre de tout le discours.

Or, après l'apostrophe initiale, la prière du Seigneur comporte sept demandes. Comme le premier passage du Sermon comporte sept béatitudes. Le centre du discours se trouve donc en relation avec son début.

Le Notre Père est centré sur la quatrième demande, celle du pain (11). Le rapport entre cette quatrième demande et la quatrième béatitude, celle de «ceux qui ont faim et soif de la justice» et qui «seront rassasiés» est patent. La justice est ce qui nourrit, ce qui «rassasie», comme le pain. Celui qui prie la prière du Seigneur est quelqu'un qui «a faim», puisqu'il demande que lui soit donné son pain quotidien. «Justice» et «pain» sont tous deux des dons de Dieu, le passif par lequel s'achève la quatrième béatitude, «seront rassasiés», étant un passif divin. On sait que la nature du pain demandé dans la prière du Seigneur a donné lieu à bien des discussions entre ceux qui entendent s'en tenir à une interprétation purement matérielle et ceux qui y voient un sens spirituel et même eucharistique. Le sens du «pain» au centre du Notre Père est puissamment éclairé par le rapport avec «la justice» au centre du septénaire des béatitudes, et, de fil en aiguille, par la relation que la justice entretient avec Jésus lui-même au cœur du passage qui suit immédiatement le septénaire des béatitudes et qui concerne la persécution (5,11)²⁰.

Ainsi, une fois de plus, on voit que le contexte intratextuel n'est pas seulement de contiguïté. Un rapport à distance, même éloignée, peut être plus prégnant, dans la mesure où il est fondé sur la composition du texte.

¹⁹ Voir, par exemple, M. DUMAIS, «Sermon sur la montagne», *DBS* 12, 699-938; ID., *Le Sermon sur la montagne. État de la recherche. Interprétation. Bibliographie* (Letouzey et Ané, Sainte-Foy [Québec] 1995) (mise à jour de l'article du *DBS* paru en 1996).

²⁰ Sur tous ces rapports, voir R. MEYNET, «La composition du Notre Père», *Liturgie* 119 (2002) 158-191; repris et corrigé dans www.retoricabiblicaesemitica.org : *Studia rhetorica* 18 (04.05.2005).

L'oracle contre Israël par lequel s'achève la première section du livre d'Amos (2,1-16) ne prend toute sa force que dans son contexte: cet oracle est précédé par la série des oracles contre les six nations païennes qui entourent Israël (1,3-2,3) et par l'oracle contre Juda (2,4-5). Les ressemblances entre les crimes reprochés aux sept premiers pays et ceux dont Israël est accusé sont destinées à faire comprendre à ce dernier qu'il n'est pas meilleur que les autres. Bien plus, les différences marquées entre les péchés d'Israël et ceux de ses voisins, ainsi que les circonstances aggravantes qui viennent s'y ajouter, font ressortir qu'Israël est pire que tous les autres: en effet, alors que les nations païennes ont exercé la violence contre leurs voisins, Israël est accusé d'avoir écrasé les pauvres de son propre peuple; en outre, les fils d'Israël sont coupables d'avoir fait taire les prophètes que Dieu leur avait envoyés pour les appeler à se convertir, ce qui met le comble à leur péché²¹.

Même des textes très éloignés les uns des autres, peuvent entretenir des rapports de type compositionnel très étroits. Ainsi les passages extrêmes de l'évangile de Luc se répondent d'un bout à l'autre du livre. Le premier – après le Prologue –, l'Annonciation à Zacharie (Lc 1,5-25), commence au moment où l'ange du Seigneur annonce à ce prêtre très âgé que sa «supplication» a été exaucée; ce qui laisse entendre qu'il priait depuis bien longtemps déjà avant le début de l'évangile. Le dernier passage, le récit de l'Ascension (Lc 24,50-53), rapporte en commençant comment Jésus bénit ses disciples, au moment même où il les quitte. Puis le passage, et donc tout l'évangile, se terminent sur cette phrase: «et ils étaient sans cesse dans le temple bénissant Dieu» (Lc 24,53). Il n'est pas jusqu'à la tournure périphrastique, «ils étaient [...] bénissant», qui ne concoure à donner l'impression que la bénédiction des disciples déborde l'évangile en aval comme la supplication le débordait en amont. Supplication et bénédiction sont les deux formes essentielles de toute prière: la première demande une grâce, l'autre remercie pour l'avoir reçue.

Mais ce n'est pas tout ! Zacharie dont la femme était stérile suppliait Dieu de leur donner un fils dans leur vieillesse. Certes, Luc ne rapporte par les paroles de la bénédiction que Jésus prononce sur ses disciples à la fin de l'évangile. Mais la situation ne saurait manquer de rappeler les bénédictions de Jacob quand vient pour lui l'heure de se séparer de ses douze fils (Gn 49), et aussi celles que Moïse appelle sur les douze tribus

²¹ Voir P. BOVATI – R. MEYNET, *Le Livre du prophète Amos* (Rhétorique biblique 2; Paris 1994) 93-100.

des fils d'Israël au moment de mourir (Dt 33). La bénédiction de Jésus est celle d'un père qui prend congé définitif de ses enfants. De nouveau, comme au début de l'évangile il est question de filiation. Zacharie implore pour avoir un fils; Jésus rend grâce pour les fils que son Père lui a donnés et la bénédiction des disciples qui répond à celle de leur maître peut être interprétée comme celle de tous ceux qui rendent grâce pour le don du Fils de Dieu²². Ajoutons à cela que l'évangile de Luc commence dans le temple, à l'heure de l'encens, et qu'il s'achève, ou mieux qu'il laisse le lecteur dans le temple avec les disciples qui bénissent Dieu «sans cesse». Il est donc possible de dire que le dernier passage de Luc fait partie intégrante du contexte intratextuel du premier passage de son évangile, et vice versa.

Bien que plus difficiles à établir, il peut exister aussi des rapports de type compositionnel entre les livres. Le livre de l'Exode commence en reprenant les mêmes termes que ceux du début de la Genèse. À peine engendré par Dieu, l'homme – mâle et femelle – reçoit la bénédiction de Dieu avec les premiers mots qui lui sont adressés: «*Fructifiez et multipliez-vous et remplissez la terre...*» (Gn 1,28). Au début de l'Exode, «les fils d'Israël *fructifièrent* et pullulèrent, ils *se multiplièrent* et se fortifièrent beaucoup et *la terre en fut remplie*» (Ex 1,7). La reprise du même vocabulaire, que – soit dit en passant – la plupart des traductions ne respecte pas, ainsi que leur position, en ouverture des deux livres, signalent que ceux-ci se répondent et que le second doit être lu en relation avec le premier.

Ce dernier exemple aurait pu être rangé dans la catégorie du contexte intertextuel, car, à ma connaissance, nous ne disposons pas encore d'une étude sur la composition de la Torah qui permette d'affirmer que ses deux premiers livres doivent être lus en parallèle. Le rapport qui a été relevé entre les débuts de Genèse et d'Exode est certainement fondé; en revanche on hésitera à affirmer qu'il relève du contexte intratextuel, même si l'hypothèse peut être raisonnablement avancée. Il pourra sembler plus prudent de le ranger – au moins dans l'état actuel des recherches – dans le contexte intertextuel.

Chacun sait que les extrémités de la Bible chrétienne se correspondent. La fin de l'Apocalypse reprend plusieurs thèmes du début de la Genèse,

²² Voir R. MEYNET, *L'Évangile de Luc*, 988-994

dont celui de «l'arbre de vie» (Gn 2,9; Ap 22,14.19). Bien plus, les deux derniers chapitres de l'Apocalypse annoncent une nouvelle création:

Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle – car le premier ciel et la première terre ont disparu, et de mer, il n'y en a plus [...]. [Dieu] essuiera toute larme de leurs yeux: de mort, il n'y en aura plus; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé». Alors, Celui qui siège sur le trône déclara: «Voici, je fais l'univers nouveau» (Ap 20,1.4-5).

Cette nouvelle création efface la malédiction initiale: «De malédiction, il n'y en aura plus» (Ap 22,3; voir Gn 3,14-19).

Ces rapports, à peine esquissés, permettent de reconnaître que les chapitres initiaux de Genèse et les chapitres finaux d'Apocalypse remplissent la fonction de termes extrêmes pour l'ensemble de la Bible chrétienne. Et pourtant, on est encore bien loin d'avoir mené une analyse rhétorique de tout le Livre, en toutes ses parties et dans son ensemble. Si tant est que la chose puisse être raisonnablement envisageable.

Ces deux derniers exemples montrent bien le caractère pour ainsi dire artificiel de la distinction entre contexte intratextuel et intertextuel. Ils montrent par le fait même que ces deux sortes de contexte sont étroitement liées et que, si elles doivent être distinguées dans la pratique, elles relèvent toutes deux du même principe – ou du même postulat – fondamental. Qui est celui de l'unité de la Bible. D'où la règle d'or admise depuis la plus haute antiquité que l'Écriture est sa propre interprète (*Scriptura interpret sui ipsius*). Ce qui signifie que le contexte d'un texte biblique n'est rien moins que l'ensemble de la Bible. Ce principe n'est pas un *a priori*. Il repose sur un fait historique: si la communauté des croyants a fini, après de longs siècles de pratique, par fixer le canon de ses Écritures sacrées, c'est qu'elle reconnaissait l'unité de son contenu et l'expression authentique de sa foi.

Résumé

La notion de contexte est communément utilisée en exégèse. Elle n'est cependant jamais définie de manière rigoureuse. Dire que le contexte d'une péricope est formé par ce qui la précède et ce qui la suit est simplement faux. Prenant comme point de départ le domaine de la linguistique et les unités discrètes de ses différents niveaux, l'article applique au niveau du discours des catégories et des procédures analogues

qui permettent de fournir une définition raisonnée vraiment scientifique – et réellement opératoire – des différentes sortes de contexte: non seulement le contexte en contiguïté, mais aussi le contexte à distance.

Roland Meynet
Pontificia Università Gregoriana
Piazza della Pilotta 4
00187 Roma

Première publication : « Pour une définition scientifique de la notion de contexte », in J.E. AGUILAR CHIU – F. MANZI – F. URSO – C. ZESATI ESTRADA, « *Il verbo di Dio è vivo* », *Fs. Albert Vanhoye*, AnBib 165, Pug editrice, Roma 2007, 585-600.

Dernière mise à jour : 14 mai 2015.